Actes des colloques de la Société française d'onomastique

Villes du nord, villes du sud. Essai de toponymie urbaine comparée

Jean-Claude Bouvier

Citer ce document / Cite this document :

Bouvier Jean-Claude. Villes du nord, villes du sud. Essai de toponymie urbaine comparée. In: Noms des villes, noms des champs. Actes du Colloque d'onomastique d'Arras (octobre 2008) Paris : Société française d'onomastique, 2014. pp. 135-144. (Actes des colloques de la Société française d'onomastique, 14);

https://www.persee.fr/doc/acsfo_0000-0000_2014_act_14_1_1195

Fichier pdf généré le 19/01/2021

Jean-Claude BOUVIER

Villes du nord, villes du sud
Essai de toponymie urbaine comparée

Mon ambition est peut-être téméraire, ou pour le moins prématurée, de vouloir faire de la toponymie urbaine comparée, alors que cette branche de la toponymie n'est pas encore très développée et qu'en particulier les monographies solides sont encore en nombre très insuffisant. Mais le projet est légitime. Car, dans ce domaine, comme ailleurs, les toponymes ne servent pas seulement à situer ou à orienter dans l'espace. Ils expriment aussi les représentations que des collectivités humaines se font des espaces dans lesquels elles vivent. Et dans le cas de la ville la dualité des toponymes, descriptifs de l'espace et de ses usages, ou commémoratifs et symboliques, fait qu'ils sont particulièrement attachés à l'histoire de la ville et à l'image qu'elle cherche à donner d'elle-même.

Il est donc tentant de chercher à comparer ces images construites au long des années à la fois par les citoyens eux-mêmes et par leurs élus, à travers les choix qu'ils ont faits et les oublis, les refus ou au contraire les surreprésentations qu'ils ont manifestés, et de se demander en quoi elles définissent ce qu'on peut appeler une identité collective ou au moins en quoi elles permettent de dessiner le profil d'une commune.

Dans le cadre de cette communication et dans l'état actuel de la documentation, il est évident que je ne pourrai faire qu'une ébauche d'étude comparative entre des villes du nord (plus précisément du Pas-de-Calais) et du sud (de Provence). La confrontation portera sur quelques points seulement et aura un caractère nécessairement provisoire.

1. Les villes confrontées

Quatre villes ont été choisies pour cette étude comparative : deux villes du Pas-de-Calais, Arras et Calais ; deux villes de Provence, Arles dans les Bouches-du-Rhône, et La Seyne-sur-Mer dans le Var. D'une façon plus précise, la confrontation sera effectuée d'une part entre deux villes côtières, Calais et La Seyne, et d'autre part entre deux villes de l'intérieur des terres, Arras et Arles.

Ce sont des villes comparables par leur population : Arras a 46 193 habitants, Arles 52 600 ; Calais 73 000 et La Seyne 60 968. Mais elles présentent aussi quelques affinités dans leurs composantes politiques et socioprofessionnelles ou socioculturelles. Ce sont quatre villes qui dans leur histoire récente, c'est-à-dire depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ont connu souvent des municipalités de gauche successives, communistes et/ou socialistes. Calais et La Seyne sont des villes ouvrières caractérisées par des activités portuaires dominantes : transport de voyageurs dans un cas, constructions navales dans l'autre, qui ne sont pas exclusives bien entendu d'autres activités importantes comme la dentelle à Calais ou le tourisme balnéaire à La Seyne (qui apparaît aujourd'hui de plus en plus comme une forme de reconversion économique des

Jean-Claude BOUVIER, « Villes du nord, villes du sud.
Essai de toponymie urbaine comparée ». *Parlure*, 2014, p. 135-144.

Persée creative commons

chantiers). Mais La Seyne présente une différence importante avec Calais, dont il faudra tenir compte dans la confrontation : c'est une ville de création bien plus récente. Au Moyen Age, c'est simplement un quartier de la commune de Six-Fours, qui devient ville à partir de 1593, année du creusement du port, puis commune indépendante en 1657-58.

Arras et Arles sont des villes chargées d'histoire, riches en monuments et en célébrités. Ce sont depuis longtemps de grands centres économiques, mais surtout religieux et culturels : on rappellera très vite pour Arras la littérature picarde médiévale dont Adam de la Halle et Jean Bodel sont d'illustres représentants et pour Arles, à une époque plus récente, la forte présence du Félibrige créé par Frédéric Mistral au milieu du XIX^{e} siècle.

Limites de l'entreprise

La confrontation est difficile, parce que les tendances générales de la toponymie urbaine se retrouvent partout et donc dans ces quatre villes, et tout particulièrement dans deux directions :

- la coexistence et l'interpénétration des toponymes descriptifs, dits « d'usage », et des toponymes commémoratifs et/ou symboliques : par exemple rues de la Mer ou de la Jetée d'un côté et rues Victor-Hugo, du 11 Novembre, des Mouettes..., de l'autre ;
- l'évolution d'une politisation forte de la toponymie, qui a marqué partout l'avènement et l'expansion de la République, vers une sorte de toponymie consensuelle. Partout ou presque, à partir des années 1950, peuvent être observés le déclin – relatif – de la toponymie politique qu'on pourrait appeler « engagée » et la poussée assez fulgurante des toponymes apparemment neutres, appartenant au monde de la nature ou de la culture : les noms de fleurs ou d'oiseaux, les noms évoquant des gloires littéraires, artistiques ou scientifiques (BOUVIER 2007, 137-143 et 176-182).

2. Les spécificités toponymiques

Malgré toutes ces réserves, le matériel toponymique relevé dans ces quatre villes mérite d'être examiné de près. Ni quantitativement ni qualitativement il n'est le même.

2.1. Rapport quantitatif entre les toponymes d'usage et les toponymes commémoratifs et/ou symboliques.

Les calculs sont difficiles à réaliser parce qu'un même toponyme peut être d'usage ou symbolique selon le contexte de création. Ainsi, à Paris, la rue des Rosiers a-t-elle été appelée ainsi au XIII^{e} siècle parce que des rosiers existaient à proximité : l'appellation était donc descriptive et se rapportait à ce que j'appelle un usage de la rue. Aujourd'hui une rue des Rosiers qui surgit dans un lotissement ne fait en général pas plus référence à l'environnement de la rue que les innombrables toponymes tels que rue des Pivoines, des Lilas, des Lavandes : l'appellation est purement symbolique. Et il peut en être de même

pour des noms de métiers anciens, qui la plupart du temps reflètent une organisation médiévale de l'espace urbain : rues des Chaudronniers, des Sauniers, des Tanneurs...., mais qui parfois, comme à Montpellier ou à Nantes ont été restitués à l'époque contemporaine dans des quartiers où il n'y a jamais eu d'activités de ce type[1].

On constate malgré tout des écarts relativement importants à l'intérieur du groupe formé par ces quatre villes. Les toponymes d'usage les plus nombreux sont à Arras, où ils représentent environ 22 % du total des toponymes de la ville et le score le plus faible est observé à Calais où ils ne sont que 12 %. Les deux villes provençales se situent entre les deux : 18 % pour Arles et 17 % pour La Seyne.

Cette fourchette de 17 % à 22 % n'a rien de très significatif : c'est la proportion habituelle des toponymes d'usage dans les villes françaises moyennes et grandes, qui à la différence des agglomérations plus restreintes, accordent une grande place à la commémoration et surtout ont développé beaucoup de quartiers nouveaux, grands consommateurs de toponymes de la nature et de la culture. La position de Calais peut dans ces conditions paraître surprenante. Mais il faut se rappeler qu'en 1885, au moment de la fusion de Calais et Saint-Pierre-lès-Calais, le docteur Cuisinier, conseiller municipal, a élaboré un regroupement des noms de rues sur une base thématique et par secteurs géographiques (ROLET 1998) :

- les scientifiques aux Fontinettes ;
- les militaires aux Cailloux ;
- les grands écrivains français dans la Nouvelle France ;
- l'industrie de la dentelle dans le quartier Saint-Pierre, etc.

Il en est résulté un grand essor des noms commémorant les gloires scientifiques, militaires, littéraires, artistiques... qui s'est poursuivi au XX^{e} siècle et qui a restreint le champ des toponymes d'usage, anciens ou modernes.

Mais il convient de rappeler aussi qu'à Calais, comme dans les autres villes de notre corpus, ce mouvement en faveur de la commémoration et de la création symbolique est assez récent. Les toponymes qui en relèvent sont pratiquement inexistants pour Arras dans le cadastre de 1839 : on ne trouve guère que la rue Royale (nom très commun avant la Révolution, puis sous la Restauration ou la Monarchie de Juillet), rue de Turenne, rue du Verd-Galant[2].

2.2. Toponymes d'usage dans les quatre villes

D'une façon générale les toponymes dits d'usage révèlent un usage des lieux. Ils témoignent donc d'une insistance sur des caractères jugés essentiels de ces lieux à un moment donné, et constituent une mémoire des paysages et activités humaines d'une ville.

---

[1]Pour Montpellier, voir Michel BARRAL, *Les Noms de rues de Montpellier du Moyen Âge à nos jours*. Montpellier : P. Clerc libraire-éditeur, 1989, pp. 129-130 ; et pour Nantes voir J.P RAULT, et J. SIGOT, *A la découverte des noms de rues de Nantes*, Montreuil-Bellay, 1996, articles « rue des Sabotiers », « rue des Tonneliers »...

[2]Je remercie chaleureusement Jean-Claude MALSY qui m'a communiqué les relevés cadastraux du XIX^{e} siècle concernant les villes d'Arras et de Calais.

2.2.1. Comme ailleurs, nombreux sont les toponymes qui évoquent des activités, anciennes ou modernes, plus ou moins spécifiques, localisées dans une rue, un quartier. Ainsi :

- à Calais, quai du Commerce, rues de la Minoterie, de la Tannerie, de la Pomme d'Or (du nom d'une ancienne auberge) ;
- à Arras, rues de la Taillerie, des Teinturiers, de la Halle, de l'Hippodrome, du Jeu de Paume ;
- à Arles, rues des Cuiratiers, des Tanneurs, de la Verrerie, des Douaniers, du Jeu de Paume....
- à La Seyne, rue des Chantiers, quai de la Marine, c'est-à-dire deux activités de l'époque moderne exclusivement, la commune n'ayant pas de passé communal antérieur à la fin du XVI^{e} siècle.

2.2.2. Mais des différences assez caractéristiques existent entre ces communes en ce qui concerne les catégories dominantes des noms d'usage.

Le thème de l'eau

Ainsi les villes de Calais et La Seyne manifestent-elles, comme on peut s'y attendre, une prédilection pour le thème de la mer et de ses rivages et plus largement pour le thème de l'eau utilisée et aménagée par l'homme. Ainsi :

- à Calais, rue de la Mer, chemin des Dunes, rue du Bout des Digues, rue des Salines, rue des Sablières ; rue des Fontinettes (petites sources), rue des Thermes, rue du Château d'Eau ;
- à La Seyne, avenue de la Mar vivo (mer vive), avenue de la Jetée, avenue de la Plage, plage des Esplageolles (littéralement « plage des petites plages »), chemin du Bord de Mer, chemin des Negadoux (ceux qui se noient), chemin du Vallat (ruisseau, ravin).

L'eau est bien présente à Arles également, mais il s'agit d'une spécificité de cette commune qui a, comme on le sait, le plus grand territoire de France et englobe ainsi une partie de la Camargue : des toponymes tels que rue du Petit Clar, rue du Grand Clar (étang), rue des Salines, chemin de la Roubine (canal, tranchée d'écoulement), rue de la Lone (lagune, bras du Rhône) sont révélateurs de cette situation géographique.

La religion

Les villes d'Arras et Arles sont toutes les deux caractérisées par la grande place qu'y occupent les toponymes à caractère religieux, désignant en particulier des églises, des couvents, des ordres religieux :

- à Arras, rue Sainte-Agnès, rue des Augustins, rue et place Saint-Étienne, rue et allée Saint-Michel, rue des Chanoines, rue des Jésuites, des Dominicains, ruelle des Prêtres...

- à Arles, place Saint-Blaise, place et rue Saint-Césaire, rues Saint-Pierre, Sainte-Croix, Saint-Genest, Saint-Victor, rues des Capucins, des Carmélites, des Carmes, des Dominicains, des Chanoines...

Les toponymes religieux sont au contraire très rares à Calais et à La Seyne :

- Calais, rue Notre-Dame, rue Saint-Nicolas ;
- La Seyne, rond-point Notre Dame de la Mer, chemin de l'Evescat (évêché).

Les monuments

Mais Arles se distingue nettement des trois autres villes par l'importance donnée aux monuments et plus particulièrement aux monuments d'origine gallo-romaine, encore visibles le plus souvent, qui attestent les origines romaines de la ville : rue de l'Amphithéâtre et rue des Arènes, qui désignent en fait la même réalité, les arènes antiques, rue de l'Aqueduc Romain, place et rue du Forum, rue de l'Arc Constantin, chemin du Cirque Romain, rue des Thermes.

Urbanité et ruralité

Un autre paramètre important à considérer est le rapport entre l'urbanité et la ruralité dans la structure toponymique de la ville. De ce point de vue-là, un clivage très net apparaît entre les villes du nord et les villes du sud. Même s'il est vrai que, comme le disait Alphonse Allais, toutes les villes ont été construites à la campagne... ou du moins se sont formées par des extensions successives sur des terrains qui pouvaient être agricoles, il n'en reste pas moins que les deux villes du sud conservent dans leur toponymie beaucoup plus de traces de la ruralité que les deux villes du nord. Ainsi :

- à La Seyne, rue Cauquière, du provençal *caucar* « fouler (les gerbes de blé ou le raisin) » ; chemin des Terres Gastes, rue du Vieux-Mas, rue de la Grange, rue de la Prairie, chemin du Verger, rue Vignelongue, chemin des Quatre Moulins... ;
- à Arles, chemin de l'Estivage (travail, pacage d'été), rue du Grand Jas (bergerie), chemin des Hauts-Prés, rue du Mas des Prêcheurs, rue des Moulins... ;
- à Arras, rue des Champs, Les Bassures (partie creuse d'un champ où stagne l'eau) ;
- à Calais, rue des Prairies.

On se gardera bien de tirer de ces exemples des conclusions trop hâtives mais il est probable qu'on a là des indices intéressants d'une situation méridionale dans laquelle le monde rural traditionnel serait géographiquement et historiquement plus proche et donc plus présent des citadins que dans le nord.

La langue régionale

Dans les toponymes d'usage la langue dite régionale qui existe dans chacune de ces deux régions est évidemment présente : le picard pour Arras et Calais, l'occitan provençal pour Arles et La Seyne. Mais cette présence apparaît nettement plus faible dans le nord que dans le sud, qu'il s'agisse de la langue régionale proprement dite ou de sa version francisée, qu'on appelle généralement français régional. Le picard est ainsi transparent dans les exemples suivants :

- à Arras, Les Bassures, rue des Agaches, rue des Trois Filloires (fileuses), place du Wetz d'Anain (le gué), Hagerue (rue de la haie)...
- à Calais, rue des Fontinettes, Pont du Leu (le loup), Courte Bourne.

Mais dans ces deux villes, des noms comme rue des Champs, rue des Chanoines, rue du Fer à Cheval.....à Arras ou rue du Château d'Eau, rue du Four à Chaux, rue des Salines, rue Neuve.... sont des créations françaises et non le résultat d'une francisation.

En Provence, de la même façon, les toponymes descriptifs d'origine française ne sont pas rares : rue des Chantiers, chemin du Ravin, chemin du Gai Versant... à La Seyne, impasse des Chèvres, rue des Fourches, rue de l'Équerre... à Arles. Mais nombreux sont les exemples de francisation de mots occitans, tels que : rue Cauquière, chemin des Terres Gastes, chemin de la Rascasse à La Seyne ; rue de la Calade, impasse de la Gachole (le baliveau), chemin des Ségonaux (terrains endigués le long du Rhône), rue des Saladelles (plantes de Camargue), chemin de la Peyre Plantade (la pierre plantée)..... Et surtout on observe dans les deux communes, comme dans bien d'autres du sud de la France, des toponymes de forme purement occitane, ou plutôt de forme hybride occitano-française, puisque dans la plupart des cas l'appellatif générique qui ouvre le toponyme – rue, avenue, boulevard, place.... - reste français. On aura ainsi :

- à Arles, rue de l'Abrivado (lâcher de taureaux), rue des Cravenco (habitants de la Crau), rues du Petit et grand Clar...
- à La Seyne, rue Canto Cigalo, chemin du Baou rouge (rocher rouge), chemin de l'Evescat, avenue de Mar Vivo...

3. Commémoration politique et patriotique

Les toponymes urbains sont de bons révélateurs des attitudes collectives à l'égard de la vie politique, locale ou nationale, et des épreuves traversées par un pays, tout particulièrement les deux guerres mondiales du XX^{e} siècle.

Le panthéon républicain

En ce qui concerne le « panthéon républicain » des Français, c'est-à-dire les héros reconnus de la République, ceux qui l'ont annoncée et préparée ou fait vivre et prospérer (BOUVIER 2007, 127-131), l'étude comparative de la toponymie de ces communes ne nous apprend pas grand-chose. En effet les dix premiers noms de ce panthéon se retrouvent dans les quatre communes : de Gaulle, Pasteur, Hugo, Jaurès, Gambetta, Ferry, Lamartine, Clémenceau, Zola, Voltaire. Sur les onze suivants, Arles en honore sept, Arras

et La Seyne six, Calais cinq. Il n'y a certes pas d'écarts significatifs entre nord et sud, villes côtières et villes de l'intérieur, mais ce qui est tout de même assez remarquable, c'est le fort enracinement républicain que révèlent ces chiffres, par rapport à bien d'autres communes de France.

Le rapport à l'histoire

Mais si on se situe sur un plan plus général, celui du rapport à l'histoire, locale ou nationale, et aux acteurs politiques de l'histoire, les observations sont plus intéressantes.

L'ancrage dans le passé lointain est assez fort dans trois de ces villes : Arles, Arras et Calais, avec des variations portant sur la période privilégiée ou au contraire occultée. Ainsi, à Calais, on ne trouve rien aujourd'hui sur les deux siècles d'occupation anglaise (1347-1558), pas plus d'ailleurs que sur la période flamandophone antérieure. Il est significatif par exemple que Coxe Lane et Great Frears, qui ont été créés pendant l'occupation anglaise, aient été remplacés le premier par rue de La Harpe et le deuxième, vers 1700, par rue Royale. De même les fameux « Bourgeois de Calais » disposent certes d'un groupe statuaire, dû à Rodin, en face de l'Hôtel de Ville, mais pas d'une rue.

En revanche, c'est le cas de le dire, le duc François de Guise, qui reconquit Calais pour la couronne de France, a hérité d'une rue, de même que le seigneur de Gourdon qui participa à la libération de Calais. Et le geste de Henri II, qui peu après donna à Calais des terrains pour y faire de l'élevage, appelés Communes (Hautes, Basses ou Petites Communes), est rappelé par le toponyme rue des Communes.

A Arras, de même, on a peu de choses, sinon rien, sur les périodes bourguignonne et espagnole assez agitées qui ont précédé la prise de la ville par les Français en 1640 et le traité des Pyrénées de 1659. Mais, comme à Calais d'ailleurs, le siècle des Lumières est solidement implanté, avec Voltaire, Rousseau, Diderot, Condorcet et, pour la Révolution, Robespierre, né à Arras, comme on le sait.

Arles manifeste, comme on l'a vu, une prédilection particulière pour la période antique, gallo-romaine. Du coup, les noms de rues de cette ville ne portent à peu près aucune trace de l'époque médiévale, pourtant riche en péripéties et en personnages valeureux : aucun souvenir toponymique de Guillaume le Libérateur, qui fut vainqueur des Sarrazins, ni d'Hugues d'Arles à qui revint le royaume de Provence en 911, ni de Charles IV couronné roi de Provence en 1365.

La Seyne se démarque des trois autres communes pour des raisons qui ont déjà été dites. Du fait de sa jeunesse relative, cette commune a une mémoire toponymique moins riche, une mémoire beaucoup plus tournée vers l'histoire contemporaine, c'est-à-dire les XIX^{e} et XX^{e} siècles, et très orientée politiquement vers la gauche et l'extrême-gauche républicaines. Ainsi peut-on citer le cours Louis-Blanc, les rues Blanqui, Fourier, Léon-Blum, la place Benoit-Frachon, dont le nom a été substitué d'une façon très symbolique à celui de Noël-Verlaquer, ancien directeur des Forges et Chantiers de la Méditerranée...., ou encore les rues Jacques-Laurent, Louis-Mabily, qui évoquent le souvenir d'opposants au coup d'Etat de 1851, particulièrement vif dans cette région.

Cette volonté de magnifier la résistance républicaine, politique ou syndicaliste, a une conséquence ou du moins une corrélation importante à La Seyne. La guerre de 1939-1945

y est commémorée d'une façon peut-être plus intense que dans les trois autres communes, surtout en ce qui concerne les résistants locaux, avec même des toponymes insolites, comme boulevard de la Corse Résistante ou place de La Seyne Résistante (qui est de 2005). Du même coup, on trouve très peu de toponymes commémorant la guerre de 14-18, alors que dans les trois autres communes, cette guerre, moins présente aujourd'hui que celle de 40-45, est évoquée par des toponymes chargés de sens : Verdun, Foch, Joffre, Clémenceau, 11 Novembre, mais aussi Douaumont, Yser à Calais, des régiments à Arras, Albert 1er de Belgique, le président américain Wilson à Calais... A La Seyne, un seul toponyme rappelle directement la guerre de 14 : le rond-point du 11 Novembre 1918, qui est assez récent. Mais il faudrait ajouter la place du Souvenir Français (commune aux deux guerres) et la rue Barbusse, l'auteur du *Feu*, qui montre bien que c'est la paix plutôt que la guerre qu'on a cherché à célébrer.

4. Commémorations à caractère culturel

Le rapport des collectivités urbaines à la culture à travers la démarche toponymique est un vaste sujet que je ne pourrai qu'effleurer. Dans ces quatre villes comme ailleurs, on observe depuis une quarantaine d'années une forte tendance à privilégier les toponymes de la nature et de la culture dans les nouveaux quartiers principalement, pour éviter peut-être des toponymes politiques qui auraient pour effet de créer ou révéler des tensions, des divisions entre les citoyens, mais aussi sans doute pour exprimer un certain nombre de valeurs, telles que la prise en compte d'un patrimoine culturel, universel ou simplement local, dans le cas des noms de la littérature ou de l'art.

Toujours est-il que dans les quatre villes qui font l'objet de cette étude les écrivains et artistes des XIX^{e} et XX^{e} siècles sont bien représentés. Et cela n'a en soi pas beaucoup de pertinence, tant le phénomène est général. Mais il est intéressant de voir ce qu'il en est pour les périodes antérieures et plus précisément pour les XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, moins sollicités en général par les municipalités. J'ai dressé pour cela une liste de vingt-cinq noms :

- cinq écrivains du XVI^{e} siècle : Marot, Rabelais, Ronsard, Du Bellay, Montaigne ;
- huit écrivains du XVII^{e} siècle : Corneille, Boileau, Racine, Molière, Bossuet, La Fontaine, Madame de Sévigné, La Bruyère ;
- trois écrivains du XVIII^{e} siècle (autres que les écrivains des Lumières les plus engagés, comme Rousseau ou Voltaire, souvent choisis sur critères politiques) : Marivaux, Beaumarchais, Montesquieu ;
- neuf artistes, peintres, sculpteurs ou musiciens des XVI^{e}, XVII^{e} ou XVIII^{e} siècles : Raphaël, Michel Ange, Rubens, Lebrun, Le Nôtre, Mignard, Poussin, Greuze ; Rameau.

On constate des écarts relativement importants entre nos quatre villes pour la place accordée aux personnalités culturelles de premier plan qui figurent sur cette liste. Calais est en tête du classement avec 17 noms, suivie d'Arras, 15, Arles, 12 et enfin La Seyne, 3 noms (qui sont Racine, La Fontaine et Rameau). Il y a donc un clivage assez net entre les villes du nord et les villes du sud, au bénéfice de celles du nord : 17 et 15 face à 12 et 3. Calais se détache pour ce qui est du score total, mais aussi pour l'équilibre que cette ville

réalise entre écrivains et artistes à l'intérieur de cette liste : 6 artistes sur 9 se retrouvent à Calais, alors qu'Arras n'en a que 4, La Seyne 1 et Arles aucun.

Alors que faut-il en déduire ? Que la connaissance de la culture « classique », au sens large du terme, est plus solide dans le nord que dans le sud ? Ce serait bien entendu difficile de le prétendre au vu de ces seuls résultats. Mais, en reliant les fils toponymiques les uns aux autres, on peut hasarder quelques hypothèses pour rendre compte de cette situation. Il semblerait que ce qui explique en partie dans le sud la faiblesse de l'hommage aux célébrités littéraires ou artistiques « classiques », c'est d'une part à Arles la place importante accordée aux écrivains régionaux et spécialement provençaux et d'autre part à La Seyne la recherche assez systématique d'écrivains ou artistes engagés, comme Barbusse, Diderot, Anatole France...

Conclusions provisoires

L'image de la ville donnée par la toponymie est certainement partielle, fragmentaire, incomplète, mais elle est en même temps très complexe et sans aucun doute porteuse de significations multiples. Même si on ne peut pas se contenter des informations des noms de rues pour dessiner le portrait des quatre villes que nous avons choisies et définir les traits qui les rapprochent et qui les séparent, on peut dire malgré tout que quelques grandes tendances apparaissent.

L'environnement rural est plus nettement marqué dans les deux villes du sud que dans celles du nord, dont la longue histoire artisanale et industrielle a certainement bien davantage marqué le paysage et influencé les choix des élus.

D'une certaine façon, cela est en corrélation avec le statut de la langue régionale dans chacune de ces deux régions et plus particulièrement en milieu urbain : le provençal imprègne manifestement bien plus la toponymie urbaine d'Arles et de La Seyne que ne le fait le picard pour Arras et Calais.

En même temps, l'attachement à la culture et aux gloires nationales ou internationales des arts et des lettres apparaît peut-être plus sensible dans le nord : il se manifeste en tout cas par un éventail plus large des désignations toponymiques, qui révèle une forme d'ouverture culturelle significative.

Le sentiment républicain est très fortement affirmé dans les quatre villes. C'est là un point de convergence incontestable. Mais, sous cette couche uniforme qui se rapporte à des périodes relativement proches, transparaissent des attitudes à l'égard de l'histoire toujours sélectives, mais nettement différenciées. Des pans entiers de l'histoire, qui apparaîtraient comme essentiels à un observateur extérieur, mais ont laissé un goût amer ou simplement « fade » à la mémoire collective, sont purement et simplement oubliés ou minorés, comme l'occupation anglaise à Calais, bourguignonne et espagnole à Arras, le temps du royaume d'Arles à Arles... Et au contraire, d'autres périodes sont fortement valorisées, comme la libération de Calais ou l'expansion à l'époque gallo-romaine pour Arles.

Le républicanisme a pu conduire à une minoration du religieux dans les villes ouvrières de Calais et La Seyne et là encore à une majoration de la résistance aux pouvoirs oppressifs, à La Seyne par exemple.

Ainsi serait-il bien difficile de conclure à une opposition très marquée entre le nord et le sud, sur cette base-là. Mais les images contrastées que nous avons pu dessiner nous montrent à quel point les choix toponymiques d'une commune relèvent d'une inscription dans le temps long – ou moyennement long – de son histoire et traduisent une influence plus ou moins forte de son environnement géographique, historique, culturel. C'est en cela que ces images peuvent nous aider à comprendre les mécanismes de la construction de l'identité collective d'une commune.

Bibliographie

Arras, le guide, 1996, Paris : Casterman.

AUTRAN, Marius. *Encyclopédie des rues, chemins, places, quartiers et édifices de La Seyne sur mer*, édition numérique sur le Web.

BARATIER, Édouard (dir.), 1969. *Histoire de la Provence*. Toulouse : Privat.

BAUDOIN, Louis, 1965. *Histoire générale de La Seyne-sur-Mer et de son port ; depuis les origines jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle*, La Seyne-sur-Mer.

BOUVIER, Jean-Claude, 2007. *Les noms de rues disent la ville*, Paris : Bonneton.

DERVILLE, Alain et VION, Albert (dir.), 1985. *Histoire de Calais*. Calais : Les Éditions du Beffroi : Westhoek Éd .

MAHIEU-BOURGAIN, Jacques, 2004. *Noms de lieux picards du boulonnais.* Boulogne-sur-Mer : C. Navarro.

MISTRAL, Frédéric, 1879-1886. *Lou Tresor dóu Felibrige*. Aix-en-Provence : Remondet-Aubin ; Avignon : Roumanille ; Paris : Champion.

NOLIBOS, Alain, 2003. *Arras de Nemetum à la communauté urbaine*. Calais : La Voix du Nord. Collection « Histoire des villes du Nord-Pas de Calais » dirigée par Alain Lottin.

POULET, Denise, 1987. *Au contact du picard et du flamand. Parlers du Calaisis et de l'Audomarois*. Thèse Université de Lille III, Centre d'études médiévales et dialectales. Lille : Atelier national de reproduction des thèses.

ROLET, Fernand, 1998. *À travers cent rues, places et lieux-dits. Calais*. Calais : La Voix du Nord.

Les Rues de Calais, 1997, livret 1, AIC.

TULOUP-SMITH, Annie, 2003. *Rues d'Arles, qui êtes-vous ?*, Arles : Les Amis du Vieil Arles.